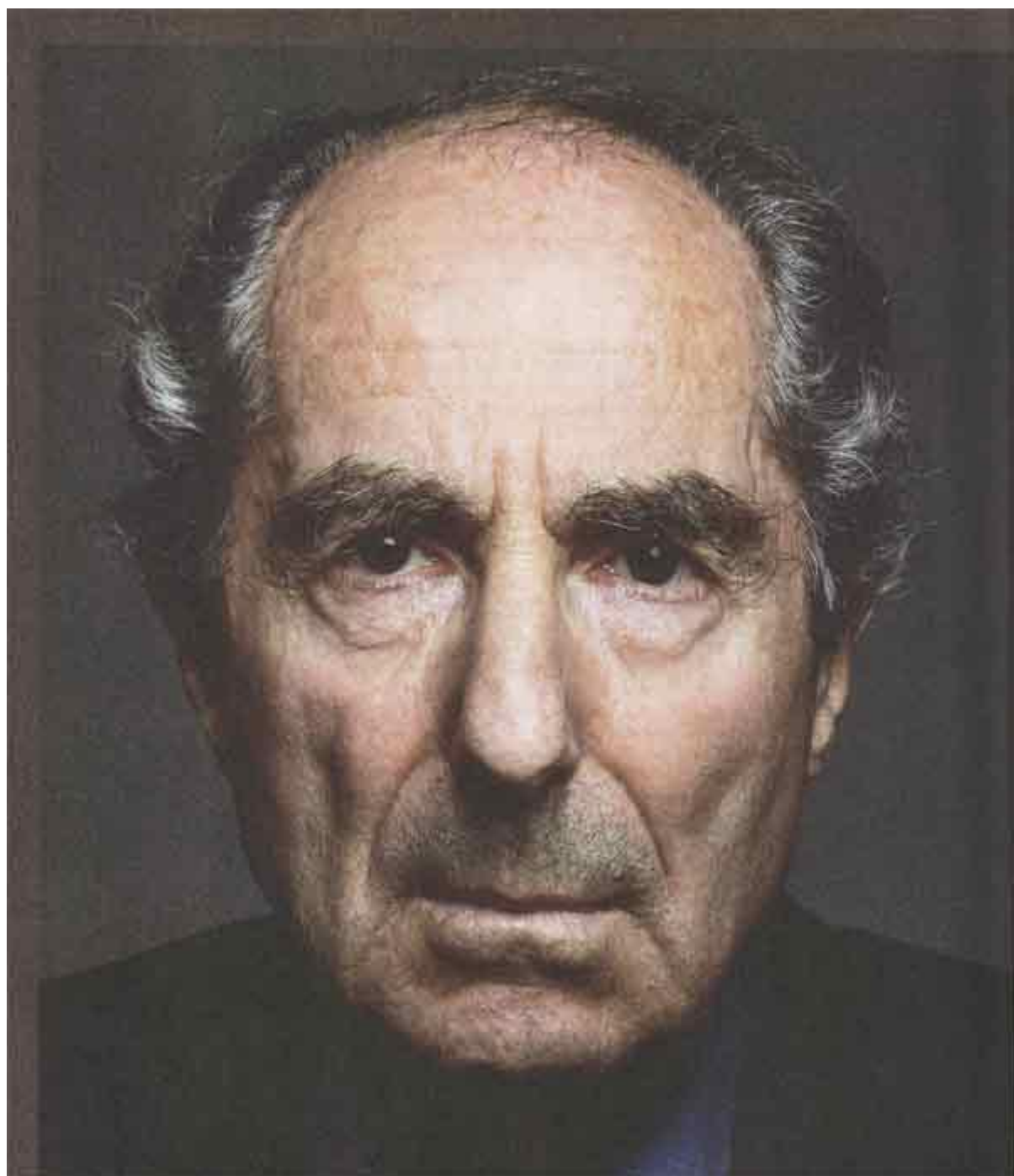




UNE HISTOIRE IMPROBABLE

III PAR JOSYANE SAVIGNEAU

La journaliste retrace la relation singulière qu'elle a entretenue avec l'écrivain pendant vingt-cinq ans. Leur première rencontre, en 1992, lors d'un entretien pour *Le Monde*, commençait pourtant mal. Au fil du temps, et au-delà des frontières professionnelles et culturelles, une véritable amitié s'est nouée.

A la lecture du passionnant livre de Marc Weitzmann, *La Part sauvage*, où l'on découvre son amitié avec Philip Roth, j'ai mieux mesuré l'étrangeté de ma relation à Roth – rencontré pour la première fois en 1992 –, sur laquelle je m'interroge toujours. Entre Weitzmann et lui, tout était logique : deux hommes juifs, deux générations, mais quelque chose d'une même histoire. Et l'anglais de Marc Weitzmann, qui peut écrire dans cette langue, est parfait. Avec moi, c'est tout le contraire. Outre mon anglais, qui n'est pas toujours fluide, je suis une femme et pas juive. Alors, quel est ce mystère ? J'ai écrit, avec son accord, un petit livre pour tenter de l'expliquer et je n'y parviens toujours pas. Comment est-on passé d'un premier entretien où il écartait certaines de mes questions d'un

sec « *too academic* » à cette dédicace de 2014 : « *For Jo, my pal, my loyal follower and friend, my french conscience, Philip.* » – Pour Jo, ma copine, ma fidèle disciple et amie, ma conscience française – ? En épigraphe de mon livre, *Avec Philip Roth* (Gallimard, 2014), figure cette phrase de son roman de 1967, *Quand elle était gentille* : « *Ne pas être riche, ne pas être célèbre, ne pas être puissant, ne pas même être heureux, mais être civilisé ; c'était le rêve de sa vie.* » C'est ce que je voulais raconter : une histoire avec une personne civilisée – il en reste –, même si elle avait commencé d'une manière assez rude.

De 1992 à 2017, car je ne l'ai pas revu après l'automne 2017. Je lui avais apporté le premier volume de ses œuvres dans « La Pléiade ». Il était plutôt satisfait de ce beau livre sur

Philip Roth
photographie
Ethan Hill
New York,
2010.
montage by Getty
images/Ethan Hill



PHILIP ROTH ET MOI

papier bible, et impatient de savoir combien d'auteurs étrangers vivants y avaient eu droit. Il m'a offert le dernier volume de sa « Library of America », sorte d'équivalent de « La Pléiade », réservée aux Américains : « *C'est mon dernier cadeau, ensuite il n'y a plus de livres, mais il te reste un travail à faire, ma nécrologie. Tu l'écris, tu la fais traduire et je la corrige.* » Toujours sa passion du contrôle absolu. Evidemment, je n'ai pas réagi et il a continué : « *Je vais te donner la première phrase...* », et... rien. Moi, je l'avais, la première phrase : « *On dit que Philip Roth est mort. C'est sûrement faux. Il a dû envoyer dans la tombe un de ses doubles, Nathan Zuckerman ou David Kepesh, et il est bien tranquille dans sa maison du Connecticut, il nage tous les jours.* » On a bien ri et on s'est donné rendez-vous en juin 2018. Il est mort le 22 mai 2018 et, dans *Le Monde* du 23 mai, la nécrologie de Roth commence bien ainsi.

Je devais le rencontrer, essayer, comme il l'écrivait, de « comprendre son puzzle ».

Mais, entre ce moment et notre première rencontre, il y a un long et bizarre chemin, car un journaliste, fût-il fidèle critique d'une œuvre, n'a pas vocation à devenir ami avec le sujet de ses articles. Autre étrangeté : quand un éditeur m'a proposé d'écrire sur Roth, j'ai refusé de le faire sans sa permission – persuadée de sa réponse négative. Elle a au contraire été l'inverse, sans même me demander des précisions sur le projet. Quand je lui ai apporté le livre, il m'a dit qu'il allait se le faire lire par une amie totalement bilingue. Cela a pris quelques soirées, et il m'a téléphoné pour m'en dire des choses agréables. De ce texte, il est plus facile de dire ce qu'il n'est pas que ce qu'il

est. Ce n'est ni une esquisse de biographie ni une étude littéraire, plutôt un exercice d'admiration et une manière de faire entendre sa voix, sa défense de la littérature en un temps où l'on méconnaît sa singulière aptitude à dire le monde. D'autant que sa réception est polluée par « les journalistes littéraires », engeance à laquelle j'ai le tort d'appartenir et qui a rendu notre premier entretien peu confortable. Pourtant, ce moment, je l'avais désiré. Longuement.

Aversion des journalistes

Ma lecture de Roth avait commencé tardivement, en 1983. Sa mauvaise réputation – narcissique, misogyne – me donnait envie d'en savoir plus. J'ai commencé par *Zuckerman délivré* et, avant les chefs-d'œuvre que sont *La Contrevie* – qu'on peut relire plusieurs fois sans en épuiser le sens – et *Opération Shylock*, j'ai été enchantée par *La Leçon d'anatomie* dès la première phrase : « *L'homme malade a besoin de sa mère, si elle n'est pas là, d'autres femmes peuvent faire l'affaire.* » Si *La Contrevie* a été, selon lui, un tournant dans son œuvre, elle en a aussi été un pour moi : je devais le rencontrer, essayer, comme il l'écrivait, de « comprendre son puzzle ». Premier obstacle : la personne chargée de la littérature étrangère au *Monde* le détestait. J'ai donc dû attendre d'avoir le pouvoir de décider. Tout le monde, dans le milieu littéraire, a tenté de m'en dissuader, insistant sur son aversion pour les journalistes. Ceux qui étaient passés par cette « épreuve » étaient intarissables : on est expédié en vingt minutes, il est toujours de mauvaise humeur. Certes, il aime séduire les femmes, mais tu es bien trop vieille, les plus de 30 ans ne l'intéressent pas... Une seule voix dissonante, celle de Philippe Sollers qui défendait ses livres depuis des années et le publiait dans sa revue *L'Infini*. J'y avais lu sa préface,

PHILIP ROTH ET MOI

« *Goodbye Newark* », à une réédition, trente ans après, de son premier livre *Goodbye, Columbus*. Roth y évoque l'embryon d'écrivain qu'il était – il se décrit à la troisième personne –, sa vie d'étudiant puis d'assistant débutant de littérature anglaise à Chicago. J'aurais voulu l'entendre commenter la dernière phrase de ce texte : « *Complètement à son insu, il avait donc mis en marche cette ambivalence qui allait exciter son imagination dans les années à venir et poser les termes d'un combat nécessaire pour qu'en sortît sa fiction – la mienne* » – quand j'ai été face à lui, il voulait parler de tout autre chose. Sollers se proposait de lui envoyer un fax – c'était l'époque – pour lui demander de m'accorder un entretien. Finalement, j'hésitais, non en raison de ce que j'avais entendu, mais avec cette idée qu'un écrivain se trouve tout entier dans son œuvre et que le reste est superflu. Mais je me suis souvenue de ce propos de Marguerite Yourcenar : « *Moi qui aurais tant donné pour connaître Cavafy ou pour avoir de Mann une autre expérience qu'un simple échange de lettres.* »

Alors je dis oui et j'obtiens son numéro de téléphone. J'appelle, un peu effrayée – je n'aime pas le téléphone et on n'est pas au temps des SMS –, pour convenir d'un rendez-vous, et je suis accueillie par cette phrase : « *Ne me dites pas que votre journal vous envoie juste pour me voir ! Si c'est le cas ils ont de l'argent à perdre, mais appelez-moi quand vous serez à New York.* » J'aurais préféré qu'on fixe d'emblée une heure et un lieu de rendez-vous. J'arrive à New York pour une semaine et un « parcours du combattant », dont, aujourd'hui encore, la raison m'échappe. Chaque jour, Roth appelle pour remettre le rendez-vous au lendemain. Jusqu'au samedi – mon départ est le soir – « *et dans le Connecticut* ». Il se ravise et m'attend le samedi à 15 heures dans son studio-bureau de l'Upper West Side – il est encore marié à

Claire Bloom et leur appartement est à quelques rues de là. Il ne m'expédie pas en vingt minutes, mais je passe quatre-vingt-dix minutes plutôt désagréables. Quand mes questions ne sont pas « *trop universitaires* », elles sont inexactes. C'est un fantasme des Européens de croire que l'Amérique est puritaine et verse dans l'excès de « *politiquement correct* », ça ne concerne que deux ou trois universités... Huit ans plus tard, il aura changé d'avis, publiera *La Tache*, et je m'abstiendrai de lui rappeler son propos de 1992.

« Ne l'écoutez pas, elle raconte toujours que je lui ai fait une peur terrible, la première fois, ce doit être sa manière de chercher à me séduire. »

A ma grande surprise, finalement, l'entretien est bon, mais j'ai une certitude : je continuerai de le lire, de défendre ses livres, mais je ne le reverrai pas. Il est resté courtois, certes – il a tout de même attendu que je tousse d'angoisse pour m'offrir un verre d'eau que j'ai refusé –, mais trop froid, trop agacé. J'ai compris plus tard que ce n'était pas l'une des meilleures années de sa vie. Et ce qu'il m'a dit des journaux, n'était-ce pas une manière de me congédier définitivement ? « *La presse ? Soyons réalistes. Sur trente articles, vingt-cinq n'ont rien à voir avec une quelconque critique. Les cinq autres sont seulement convenables, qu'ils disent, ou non, du bien du livre. Je pense que tous les écrivains, partout, peuvent faire la même analyse, et que la critique a, partout, à peu près la même fonction : l'histoire de la critique journalistique n'est guère brillante, où que ce soit, n'est-ce pas ?* » Longtemps après, quand je faisais allusion à cet épisode, il éclatait de rire : « *Ne l'écoutez pas, elle raconte toujours que je lui ai fait une peur terrible, la première fois, ce*



PHILIP ROTH ET MOI

doit être sa manière de chercher à me séduire. »

Je laisse donc passer deux livres que j'ai particulièrement aimés, *Opération Shylock*, en 1995, et *Le Théâtre de Sabbath*, en 1997. Je me contente d'en rendre compte. Puis sort, *Pastorale américaine*, en 1999. Je vois que Michiko Kakutani, la critique du *New York Times* qui le démolit régulièrement, fait pour

A partir de là, tout a été agréable, même si j'ai toujours craint son regard sur mes questions.

une fois une recension positive, dans le genre « enfin il cesse de nous accabler de son moi et de son narcissisme, pour s'intéresser à l'histoire du monde », la guerre du Vietnam, le terrorisme. Je le lis, je l'apprécie moins que les deux précédents – c'est seulement en 2025, grâce à Marc Weitzmann, que j'ai enfin compris l'importance de ce livre. Mais, d'emblée, je pense qu'en France il va mieux se vendre que les autres romans de Roth – il a en effet été son premier grand succès public. Je sollicite donc un entretien. Cette fois je passe par son agent, le redoutable Andrew Wylie. Son jour et son heure seront les miens, à l'exception d'une semaine où je ne peux pas me rendre à New York. La réponse arrive : vingt minutes à l'agence Wylie, le mardi de cette semaine-là. Je dis non. J'ai vu Philip Roth plus d'une heure chez lui en 1992, je ne viens pas à l'agence Wylie pour qu'il me dise en vingt minutes comment lire son livre. Je sais lire. L'agent appelle son editrice chez Gallimard, Christine Jordis, pour protester contre cette fin de non-recevoir. Comment ai-je osé ? Et puis les journalistes, on les connaît, quand ils n'ont pas l'entretien, ils font des petits articles. J'ai donc fait trois pages dans *Le Monde des livres* : ma critique, des témoignages d'écrivains français admira-

tifs de Roth, et un texte de lui que j'ai acheté au *Los Angeles Times*. Immédiatement, le ton a changé. C'était un terrible malentendu et « Philip » serait très heureux de me voir dès que je viendrais à New York. Pour l'heure, c'est lui qui vient en France, à Aix-en-Provence. Trois jours lui sont consacrés. Il est de très bonne humeur, séduisant et ironique, lançant au passage, lors d'un déjeuner : « Je m'amuse toujours d'entendre certaines personnes s'indigner : "Je ne suis pas venu ici pour me faire insulter." Moi je ferais volontiers inscrire sur ma tombe : "Je suis ici pour me faire insulter." » A Aix, aucun risque, la flatterie est même un peu excessive. Visiblement, il s'en amuse. On a eu le temps de s'expliquer. Je venais de lire *I married a Communist*, et je l'incite à exiger que la France conserve le titre anglais « car, en France, j'ai épousé un communiste n'est vraiment pas un événement ». Il ne l'a pas fait. *The Human Stain (La Tache)* allait paraître en 2000, mais nous sommes convenus d'un grand entretien au moment de la sortie française, chez lui, dans le Connecticut, en 2002.

« Pauvre ramassis de miettes »

A partir de là, tout a été agréable, même si j'ai toujours craint son regard sur mes questions. On se voyait rituellement une fois par an, et un peu plus quand je passais par New York. *La Tache*, prix Médicis étranger, a été un succès en France avec quelque 300 000 exemplaires. En 2002 donc, j'arrive dans le Connecticut, un jour d'été. L'itinéraire m'a été décrit avec précision, et le trajet doit durer « approximativement deux heures et dix minutes ». J'en ai déduit que s'il durait deux heures trente je trouverais porte close. Je suis donc à l'heure. Quand il entend la voiture, Roth s'avance : « Hello, je vous attendais demain », en ajoutant vite, devant ma mine déconfite, « Joke! Bad joke! ». En effet. Je découvre la maison du Connecticut, très belle, construite en 1790, et le studio un peu à



l'écart où il travaille. *La Tache* n'est pas mon roman préféré, même si j'ai aimé qu'il s'attaque à toutes les formes de ce qu'il appelle « *la tyrannie du nous* ». Je suis étonnée qu'il ait accepté que je sois accompagnée d'un cameraman, pour une émission de télévision à laquelle je participe alors. Étonnée aussi de son accueil – dès qu'on s'installe au salon, il me demande ce que je souhaite boire. L'entretien est cette fois « normal », mes questions ne sont pas balayées d'un revers de main. Mais toujours persuadé que les journalistes n'entendent rien à la littérature – même si je suis soudain éparignée –, il y va de son règlement de comptes, pas nécessairement injustifié : « *Oui, on parle à des sourds, on écrit pour des sourds. Mais je n'écris même plus pour eux. J'écris.* »

À quel moment les relations sont-elles devenues un peu différentes de ce que doit être le dialogue entre une journaliste et un auteur ? Je ne sais pas. Ce que j'ai compris plus tard, en lisant les livres de ses amis Benjamin Taylor et Marc Weitzmann, c'est que jamais, devant moi, il n'avait parlé de solitude ou de dépression – on en trouve pourtant la trace dans *Opération Shylock*. Et peu de la mort, sauf tardivement, quand on « *voit mourir les amis de son âge* ».

En 2004, il accepte un long entretien pour le magazine du *Monde*, qui s'appelle alors *Le Monde 2*. Le 29 juin, je passe toute la journée dans le Connecticut. Je repars avec un enregistrement beaucoup trop long – plus de trois fois la taille finale – ce qui me vaut un été agité, entre les corrections de Roth sur la version anglaise – raccourcie – et les allers et retours avec la traductrice, héroïque, Josée Kamoun, dont l'été a aussi été perturbé. On aurait pu appeler ce chapitre de nos vies « *Un été avec Philip Roth* » – il téléphonait quasiment tous les jours. Mais le résultat en valait la peine. Il venait de terminer *Le Complot contre l'Amérique*, mais il ne souhaitait pas

encore en parler aux lecteurs français. En France, on allait publier son recueil d'essais et d'entretiens consacrés à des écrivains et artistes du XX^e siècle. Il ne semblait pas désireux de s'y attarder. Pourtant, il voulait longuement « *parler travail* » – le sien. « *Oui, quand on finit un livre, on a un sentiment de triomphe.* » C'est éphémère, soudain on ressent un grand vide parce qu'on a « *perdu son obsession* ». Alors il faut entreprendre un nouveau roman, tout en étant convaincu qu'on ne trouvera pas une nouvelle idée. Puis vient cette phrase que devraient méditer tous ceux qui se veulent écrivains : « *A chaque fois qu'on recommence un texte, on redevient un amateur, en ce sens qu'on a beau avoir écrit, on n'a encore jamais écrit celui à venir. On ne sait pas s'y prendre, par quel bout commencer, que faire. Circonstance aggravante, dans celui qu'on vient de finir, tout était accompli, et voilà qu'on se trouve à traîner avec son pauvre ramassis de miettes.* »

« A chaque fois qu'on recommence un texte, on redevient un amateur, en ce sens qu'on a beau avoir écrit, on n'a encore jamais écrit celui à venir. »

Avant que *Le Complot contre l'Amérique* ne sorte en France, en 2006, nous nous sommes vus à New York pour en parler. On ne savait pas encore qu'on en reparlerait, notamment après l'élection de Trump en 2016 – « *The saddest day of my life* », au téléphone, le lendemain. Roth est mort avant que le retour de Trump ne remette en lumière sa fiction sur un fasciste – Lindbergh – arrivant à la Maison Blanche en 1940, ayant battu Roosevelt. Après l'entretien, il avait un rendez-vous à l'extérieur, et moi j'avais du temps, donc on a fait une longue promenade sur Broadway, jusque vers la 50^e Rue. Soudain, il m'a posé cette



PHILIP ROTH ET MOI

question : « *Si on se parlait en français, est-ce qu'on se tutoierait ?* » Je lui ai expliqué que je ne pourrais pas le tutoyer, mais que lui, peut-être, depuis qu'il se moquait gentiment de moi, serait passé au « tu ». Mais est-ce que je tutoyais mes amis français, Philippe Sollers par exemple ? « Non. » « *Bizarrie française.* » C'est à ces détails et au fait de parler d'autre chose que de ses livres – la politique, les amis, les amours, la musique, le cinéma – que cette histoire est devenue autre que strictement journalistique, ce qui me semble encore... improbable.

« Ton horrible machine à enregistrer »

Est-ce cela qui m'a conduit à une faute professionnelle ? En 2010, le rendez-vous dans le Connecticut a été une aventure. J'ai trouvé porte close. Tant qu'il a écrit, Roth n'avait pas de téléphone portable, j'ai donc appelé son agent, aussi étonné que moi, car Roth lui-même avait fixé le jour et l'heure. J'ai laissé un mot sur la porte, avec mon numéro de téléphone, en disant que j'allais prendre un café au village voisin. J'ai attendu une heure trente et je suis repartie vers New York. Au bout de

« Je sors d'une semaine d'hospitalisation, j'ai la force d'un enfant de 6 mois, dès que j'aurai atteint l'âge de 5 ans, on pourra se voir. »

vingt minutes, il a appelé : « *J'ai eu un malaise au restaurant hier soir et ils m'ont gardé pour la nuit, je suis désolé.* » Je n'étais pas très loin, j'ai proposé de revenir : « *Non, je suis fatigué, plutôt demain.* » Plus de deux heures de route pour rentrer à New York, plus de deux heures pour revenir le lendemain... Bien sûr, le lendemain, à l'heure dite, je suis là. On commente *Indignation*, qui paraît en France, puis

il m'offre *Némésis* : « *C'est le dernier, je n'écris plus.* » Je me contente de lui dire : « *Vous avez été malade parce que vous n'écrivez pas.* » Il éclate de son rire immense, un dernier « *hug* » et je repars. En n'en croyant pas un mot, Donc je ne l'écris pas. Plus qu'une omission, une faute. Il répètera ce « *je n'écris plus* » à Nelly Kapriélian, quelque temps plus tard, pour *Les Inrocks*, elle le croira, l'écrira, et aura raison. Il s'est moqué de mon incrédulité et s'est félicité qu'on puisse « *enfin se voir sans ton horrible petite machine à enregistrer !* » Il se trompait, car pour ses 80 ans – en mars 2013 – *Le Monde* lui propose, sans trop y croire, un hors-série *Une vie, une œuvre*. Non seulement il accepte un entretien, mais ouvre son album de famille, s'amusant à le commenter, bien qu'il ait déjà légendé les photos. Mais c'était en effet ma dernière visite avec « *l'horrible petite machine* ».

2013, année surprenante. Non seulement il participe au hors-série du *Monde*, mais il se rend à une grande célébration pour ses 80 ans, dans sa ville natale, Newark. Après les hommages d'amis et écrivains, il prend la parole et lit un passage du *Théâtre de Sabbath*, le livre, disait-il, « *où je me suis senti le plus libre* ». Quand je prends congé, « *un dernier mot : n'oublie pas de faire signe quand tu reviens* ». En octobre, je suis de retour. Vais-je oser ? Pourquoi Roth voudrait-il me voir sans raison professionnelle ? En outre, il faut vaincre ma phobie du téléphone. Donc plutôt un message écrit. Réponse : « *Je sors d'une semaine d'hospitalisation, j'ai la force d'un enfant de 6 mois, dès que j'aurai atteint l'âge de 5 ans, je pense à la fin de la semaine, on pourra se voir.* » Entre-temps j'ai missionné d'aller, le 15 octobre, en compagnie de ses amies Judith Thurman et Claudia Roth Pierpont, à la grande synagogue de la V^e Avenue, où l'hommage pour ses 80 ans a été différé de mars à octobre. Une foule considérable attend



PHILIP ROTH ET MOI

de pouvoir entrer – pas tous des lecteurs de Roth si on en croit les conversations. Le vendredi suivant, je vais chez lui, il est amaigri mais d'excellente humeur. Il veut le récit de « l'affaire de la synagogue ». Je pressens qu'il lui a déjà été fait plusieurs fois, mais je m'exécute et il commente: « Ils ont écouté un passage de Portnoy, religieusement, tous ces juifs rassembles! Le rabbin a parlé en premier! » À chacune de mes précisions, il s'étouffe de rire, et soudain il s'écrie en levant les deux bras: « I won! » Assurément, il a gagné.

Et, depuis qu'il n'écrit plus, il a plaisir à raconter, à fabriquer, à l'oral, des sortes de petites nouvelles ou des scènes de roman. Par exemple, son récent séjour à l'hôpital. Après avoir été malade toute une nuit, il se fait transporter au New York Hospital – son médecin personnel y exerce. Il demande une chambre où il puisse être seul. Comment refuser ça à Philip Roth? Mais où trouver une chambre libre? Après réflexion et conciliabules, on lui propose une solution: « Ils m'ont mis dans l'aile réservée aux riches Arabes venant se faire soigner aux États-Unis. Dans un hôpital new-yorkais, ils pensent être mieux soignés que chez eux, et s'y sentent plus en sécurité. Ce qui ne les empêche pas de mourir. Alors j'ai passé une semaine là, moi, le seul juif au milieu des magnats arabes, avec les femmes voilées que je voyais aller et venir dans la journée... » Je regrettais de ne pas pouvoir enregistrer cette scène, ponctuée de ses rires, car la résumer en fait perdre une partie de sa saveur.

Nous nous sommes revus, bien sûr, jusqu'en octobre 2017. Je n'ai toujours pas vraiment compris le base-ball, en dépit de ses explications, « forcément, c'est impossible pour un cerveau européen ». Le football américain... moins difficile, mais voir ces malabars casqués foncer les uns sur les autres ne m'a pas passionnée, bien que ses commentaires et tous les détails qu'il ajoutait m'aient enchantée, car

je me retrouvais dans ce qui aurait pu être le moment d'un nouveau roman. « Tu vois comme je suis devenu gentil, sympathique et ennuyeux? » Ennuyeux, jamais. Sympathique, chaleureux, oui. Mais j'ai dû lui avouer que je

Ennuyeux, jamais. Sympathique, chaleureux, oui. Mais j'ai dû lui avouer que je le préférais moins plaisant, et écrivant.

le préférais moins plaisant, et écrivant. Quand je convoque mes souvenirs, je le vois plutôt dans la maison du Connecticut, concentré, tendu parfois, je l'entends parler de ses livres, de la littérature, commenter une fois de plus les clichés des supposés critiques et la malveillance des universitaires à son égard. Et je pense au dernier mot de son bouleversant récit d'accompagnement de son père, *Patrimoine*, qui est aussi une leçon de toute son œuvre: « On ne doit rien oublier. » III



